

INTERVIEW

BASILE CHARPENTIER

AUTEUR-RÉALISATEUR DE FICTION



PARCOURS ET FORMATION :

1. Pouvez-vous revenir sur votre parcours et ce qui vous a conduit à l'écriture puis à la réalisation ?

J'ai commencé à écrire au début des années 2010, au moment où je débute aussi mon métier de psychomotricien en milieu carcéral. Les deux parcours se sont développés en parallèle. À l'époque, j'étais totalement autodidacte, même si j'avais déjà une vraie curiosité pour le cinéma.

Quand je suis arrivé à Poitiers après avoir vécu à Paris, je me suis rapproché d'associations audiovisuelles locales pour participer à des tournages et rencontrer des équipes. J'y ai touché un peu à tout : régie, image, son, mais je me suis vite rendu compte que ce qui m'intéressait le plus, c'était l'écriture.

J'ai alors suivi une formation à distance à l'Atelier Icare avec Philippe Perret, où j'ai appris à construire des histoires, des personnages et une dramaturgie. À partir de là, mes scénarios ont commencé à prendre une autre dimension.

Quelques années plus tard, deux de mes projets ont été retenus par la société de production Hybrid Films basée à Poitiers : *Le Corps des vieux* et *Apibeurzdé*. *Le Corps des vieux* a été mon premier vrai projet professionnel. À ce moment-là, je ne me sentais pas encore légitime pour réaliser moi-même. Nous avons donc confié la mise en scène à Louise de Prémonville, et le fait de suivre le tournage de près a été extrêmement formateur. Observer le travail avec les comédiens, les techniciens ou la construction des scènes m'a beaucoup appris. Ma rencontre avec Philippe Nahon, qui jouait le rôle principal, a aussi été déterminante.

2. Qu'est-ce qui a déclenché le passage de l'écriture à la mise en scène, et qu'est-ce que la réalisation vous apporte de plus ? Pourquoi ne pas avoir réalisé auparavant ?

J'avais besoin d'observer, de comprendre comment fonctionnait un tournage professionnel. Le fait de suivre Louise de Prémonville sur le plateau m'a énormément appris et rassuré.

Voir son scénario transformé par la mise en scène, les acteurs, le montage ou la musique est passionnant, mais cela implique aussi d'accepter qu'un film prenne parfois une direction différente de celle qu'on avait imaginée. Cette légère frustration m'a donné envie d'avoir davantage la main sur mes projets, de l'écriture jusqu'à la forme finale.

Paradoxalement, le tournage est sans doute la partie que j'aime le moins, parce qu'elle est très intense et éprouvante. Ce qui me passionne le plus aujourd'hui, ce sont les deux extrémités du processus : l'écriture et la post-production. J'aime construire une histoire au scénario, puis voir le film prendre véritablement vie au montage, avec le son, la musique et le rythme.

Pour moi, le montage est une seconde écriture.

REGARD ET DOUBLE ACTIVITÉ

3. En tant que psychomotricien en milieu carcéral, comment cette expérience influence-t-elle votre regard de cinéaste ?

Mon travail de psychomotricien a profondément façonné mon regard de cinéaste, et plus largement mon identité d'auteur. J'exerce en milieu carcéral depuis 2010, et cette expérience nourrit directement les thèmes que j'aborde dans mes films.

Pendant dix ans, j'ai travaillé à la prison de Vivonne, près de Poitiers, principalement avec des détenus condamnés à de longues peines, notamment au sein du service psychiatrique. J'y accompagnais aussi des criminels sexuels. Mon travail reposait sur des médiations corporelles : yoga, relaxation, psychodrame, sport... Tout ce qui touche au corps, à son expressivité et à la manière dont il peut devenir un outil de soin fait partie du cœur du métier de psychomotricien.

Je travaillais au quotidien avec des psychologues, psychiatres, infirmiers ou ergothérapeutes, dans un environnement humainement très dense. Depuis 2020, je suis dans une autre structure à Poitiers, davantage tournée vers l'accompagnement à la sortie des longues peines. L'idée est de faire le lien entre le "dedans" et le "dehors", à travers des activités culturelles, sportives ou des permissions encadrées.

Forcément, tout cela influence mon écriture. Les questions du corps enfermé, de la marginalité, de la maladie mentale, de la déviance ou de la réinsertion traversent naturellement mes récits. Ce sont des sujets qui me touchent profondément et que j'ai envie de continuer à explorer au cinéma.

4. Avez-vous déjà été inspiré directement par des patients pour vos personnages ? Si oui, comment abordez-vous cette distance nécessaire ?

Évidemment, toutes ces rencontres nourrissent mon travail d'écriture. En prison, j'ai croisé des personnalités extrêmement fortes, parfois très "hautes en couleur". J'y ai fait de très belles rencontres, mais aussi de très mauvaises. En tout cas, cela représente un panel humain extrêmement vaste et complexe.

Entendre leurs récits, observer leurs comportements, leur manière de parler ou d'habiter leur corps finit forcément par imprégner l'imaginaire.

Je ne reprends jamais l'histoire d'un patient telle quelle. Ce n'est pas ce qui m'intéresse, et il y a aussi une question d'éthique. En revanche, je suis nourri par des fragments de récits, des situations, des paroles entendues.

Par exemple, dans *Murs*, presque toutes les scènes m'ont été racontées un jour, sous une forme ou une autre. Ensuite, mon travail consiste à réagencer cette matière humaine, à la transformer pour construire une fiction. Ce ne sont jamais des copies du réel, mais des récits profondément traversés par ce que j'ai vu et entendu en milieu carcéral.

DÉMARCHE DE CRÉATION :

5. Comment naît un projet chez vous, de l'idée initiale jusqu'au film terminé ?

Chaque projet se construit différemment. Certains films mûrissent pendant des années, d'autres arrivent presque d'un seul bloc.

Par exemple, *Apibeurzdé* a demandé un long travail d'écriture. Quand Hybrid Films a accepté le projet, cela faisait déjà plusieurs mois que je travaillais dessus, puis il y a eu une importante phase de réécriture, notamment pendant le Coin Fiction avec NAAIS. Entre la première idée et une version vraiment aboutie du scénario, il s'est écoulé près de deux ans.

À l'inverse, *Murs* s'est écrit très rapidement. Le scénario s'est presque imposé en deux semaines. J'ai ensuite travaillé avec une script doctor pour affiner certains éléments, mais les personnages et l'arc narratif étaient déjà très clairs dès le départ.

Une fois le scénario terminé, commence toute la partie production et financement. Là encore, chaque projet a son propre parcours. *Apibeurzdé*, qui était une comédie familiale et burlesque, a trouvé ses financements assez rapidement, avec le soutien du CNC, de la région Corse, de chaînes de télévision, de l'Adami, de la SPEDIDAM et d'OCS. Le tournage a eu lieu en Corse pendant une semaine, suivi d'une longue post-production, notamment autour de la musique originale créée par le PoCollectif de Poitiers.

Pour *Murs*, le parcours a été plus compliqué, avec des changements de production et plusieurs reprises du projet avant qu'il trouve son équilibre final.

Au fond, un film continue de se transformer jusqu'au montage final. Chaque étape modifie un peu le projet initial.

6. Quelle est votre méthode de travail pour écrire et construire un scénario (terrain, observation, documentation...) ?

La recherche passe d'abord par l'observation et le vécu. Je m'inspire énormément des milieux que je connais et des gens que je rencontre. C'est souvent le conseil que je donne aux jeunes scénaristes : partir de quelque chose qu'on connaît intimement.

Par exemple, *Murs* est né après plus de dix ans de travail auprès d'auteurs de violences sexuelles en prison. J'avais accumulé beaucoup de matière humaine, de lectures, de situations vécues et de documentation autour de ces questions. Je pense que c'est aussi pour ça que le scénario s'est écrit rapidement : le film existait déjà en moi depuis longtemps.

Mais j'ai aussi envie d'aller vers des univers que je connais moins. Je travaille actuellement sur un projet autour de la chasse à courre. Là, la démarche est différente : il faut rencontrer des gens, observer, lire, se documenter pour essayer de comprendre un milieu de la manière la plus juste possible. C'est intéressant aussi de se confronter à des territoires qu'on ne maîtrise pas encore.

7. Vous travaillez sur des sujets très ancrés dans le réel : pourquoi avoir choisi la fiction plutôt que le documentaire ?

Je me suis construit d'abord à travers la fiction, probablement parce que c'est ce que je regardais le plus comme spectateur. C'est un langage dans lequel je me suis naturellement senti à l'aise.

La fiction me permet de rester très proche du réel sans être obligé de montrer directement la réalité. Ce qui m'intéresse avant tout, ce sont les émotions, les trajectoires humaines, les personnages. J'aime partir de choses très concrètes, puis les transformer pour construire un récit.

Le documentaire implique aussi une autre manière de filmer et de produire, avec des temporalités souvent plus longues et des équipes plus légères. Je ne me suis pas encore vraiment confronté à cette forme-là, même si c'est un cinéma que j'aime énormément.

Je pense malgré tout que j'irai vers le documentaire un jour.

FILMS ET PROJETS :

8. Pour *Apibeurzdé*, qu'est-ce qui vous a amené à tourner en Corse et à prendre une direction différente par rapport à vos précédents films ? Quelle était votre intention avec ce projet ?

Au départ, le choix de tourner *Apibeurzdé* en Corse venait surtout d'une question de financement. La région Nouvelle-Aquitaine avait refusé de soutenir le projet, donc nous avons cherché d'autres partenaires, et la Corse a accepté de nous accompagner. Mais très vite, ce choix pratique est devenu un vrai choix artistique et humain.

J'ai adoré tourner là-bas. Nous étions en Corse en septembre, avec une lumière incroyable et une ambiance très particulière. Comme *Apibeurzdé* a bien circulé, la région Corse a ensuite soutenu aussi *Murs*. J'ai développé un vrai attachement à cette région et aux équipes locales avec lesquelles j'ai travaillé sur les deux films.

Avec *Apibeurzdé*, j'avais envie d'aller vers quelque chose de plus burlesque et plus stylisé que mes précédents films. Mais derrière cette forme plus légère, le film reste profondément mélancolique. On suit un père un peu paumé qui tente de retrouver le lien avec son enfant à travers un cadeau. C'est un personnage maladroit, fragile, qui essaie de réparer quelque chose.

Au fond, même quand je vais vers la comédie ou le burlesque, je raconte toujours des personnages abîmés, marginaux, des anti-héros pleins de failles. Ce sont ces personnages-là qui me touchent au cinéma.

9. Pouvez-vous nous parler de vos projets en cours, notamment votre long-métrage en développement ?

J'ai plusieurs projets de longs métrages en développement.

Le plus avancé s'intitule *Point de côté*, un projet développé à la Fémis. L'histoire se déroule dans une structure d'accompagnement à la sortie de prison. On suit un éducateur qui se lie d'amitié avec une jeune détenue et l'accompagne dans les dernières étapes avant sa sortie. Le projet est encore en réécriture, mais une première version dialoguée existe déjà.

Je développe aussi un projet situé dans la continuité thématique de *Murs*. On y suit un jeune homme qui découvre son attirance pour les enfants et tente de composer avec cette réalité. C'est un projet encore très sensible et en développement.

Enfin, je travaille sur un nouveau court métrage autour de la chasse à courre, centré sur la relation entre un grand-père et son petit-fils. Le film interroge la transmission, le rapport à la nature, à l'animal et à la violence.

10. Qu'est-ce que le passage au long métrage change pour vous ?

Après plusieurs courts métrages, j'ai ressenti le besoin de passer au long. J'ai intégré fin 2024 l'Atelier Scénario de la Fémis pour développer un premier long métrage, accompagné par Jacques Akchoti.

Cette formation m'a énormément apporté, parce que le long métrage demande une construction beaucoup plus complexe que le court. Le court fonctionne souvent comme un geste très concentré, autour d'une situation ou d'un basculement. Le long, lui, demande de penser les personnages dans la durée : leur évolution, leur passé, leurs contradictions, et la manière de maintenir l'attention du spectateur pendant une heure et demie ou deux heures.

On passe beaucoup plus de temps à réfléchir à qui sont vraiment les personnages, à ce qui fait qu'on a envie de les suivre, qu'on les aime, les rejette ou qu'ils nous fascinent.

J'ai l'impression de commencer seulement à toucher ces questions-là. C'est quelque chose qui se construit film après film.

Le passage au long change aussi énormément de choses du côté de la production. Tout devient plus lourd : il me faut trouver de nouveaux producteurs, développer des réseaux, chercher des aides à l'écriture, envoyer beaucoup de dossiers, profiter des rencontres en festivals ou à la Fémis.

C'est un travail long, parfois fragile, mais aussi une étape très stimulante.

IDENTITÉ ARTISTIQUE ET INFLUENCES :

11. Comment définiriez-vous votre "patte" artistique ?

Je pense que ma "patte" passe avant tout par les personnages que je choisis de raconter. J'aime les personnages en marge, les anti-héros, ceux qui sont en déséquilibre, qui

échouent ou qui dérangent. Ce sont souvent ces figures-là qui me touchent le plus au cinéma.

Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de juger les personnages, mais de comprendre leurs failles, leurs contradictions et leur humanité. Même quelqu'un de profondément abîmé peut devenir très touchant dès lors qu'il est regardé avec sincérité.

Dans mes films, il y a souvent une forme de tendresse pour ces personnages maladroits, déviants parfois, mais profondément humains.

Il y a aussi des thèmes qui reviennent régulièrement dans mon travail : la déviance, la recherche de liberté, le corps enfermé, la marginalité ou encore la maladie mentale. Ce sont des questions qui me traversent depuis longtemps, sans doute nourries par mon parcours professionnel, mais aussi par une sensibilité personnelle.

12. Y a-t-il des auteurs ou réalisateurs qui ont particulièrement influencé votre travail ?

J'ai été beaucoup influencé par certains auteurs du cinéma indépendant américain. J'aime énormément le travail de Jeff Nichols, notamment à travers *Mud*, *Take Shelter*, *Shotgun Stories* ou encore *Midnight Special*. *Take Shelter* a été une vraie claque pour moi.

J'aime aussi beaucoup Bennett Miller, avec des films comme *Capote*, *Foxcatcher* ou *Moneyball*. Ce sont des cinéastes qui travaillent les personnages avec beaucoup de sobriété et de précision.

Plus largement, le cinéma social et les drames naturalistes m'inspirent énormément. Je suis très sensible au travail de Ken Loach et des Frères Dardenne, dans cette manière de raconter des histoires très ancrées dans le réel.

Du côté français, Jacques Audiard a beaucoup compté pour moi, notamment avec *Sur mes lèvres*, *De battre mon cœur s'est arrêté* ou *Un prophète*.

PRODUCTION ET FINANCEMENT :

13. Vous avez eu des films produits et qui ont bénéficié de plusieurs aides, résidences et soutiens (CNC, régions, ateliers...) : comment abordez-vous ces démarches ?

Jusqu'ici, j'ai toujours travaillé avec les mêmes producteurs sur mes trois premiers films. Comme la collaboration fonctionnait bien, j'ai continué avec cette même structure de production. Il y avait une forme de fidélité et de confiance qui m'a permis d'avancer assez sereinement sur mes premiers projets.

Cela avait des avantages, parce que je travaillais avec des personnes qui connaissaient déjà mon univers et ma manière de faire. Mais il y avait aussi une limite : je ne me suis pas

vraiment confronté à d'autres sociétés de production, notamment dans la perspective du long métrage.

Aujourd'hui, avec la reprise des droits de *Murs* par O+ Productions et la productrice Mathilde Boussac, je commence à ouvrir un peu plus ce réseau, même si cette structure ne produit pas encore de longs métrages. Je suis donc à un moment où il faut rencontrer d'autres producteurs et construire de nouvelles collaborations autour du format long.

C'est probablement la prochaine grande étape pour moi. J'ai commencé à créer quelques contacts, notamment grâce à la Fémis, mais tout reste encore à construire.

Je compte aussi beaucoup sur les festivals pour montrer mon travail, faire circuler *Murs* et rencontrer des producteurs de manière plus naturelle, à travers les projections et les échanges autour des films.

En parallèle, il y a tout le travail plus concret de démarchage : envoyer des dossiers, contacter des sociétés de production, déposer des demandes d'aides à l'écriture, au concept ou au parcours d'auteur. Ce sont des dispositifs essentiels pour structurer un passage vers le long métrage.

Les aides régionales comptent aussi beaucoup pour moi. Je suis profondément lié à la Nouvelle-Aquitaine, où je vis depuis longtemps, et j'aimerais développer mes projets dans cet ancrage territorial, avec des partenaires locaux.

ENGAGEMENT ET PERSPECTIVES :

14. Vos expériences en milieu pénitentiaire et scolaire nourrissent-elles votre travail artistique ? Si oui, de quelle manière ?

J'ai surtout mené des ateliers en milieu carcéral. Quelques détenus participaient directement à l'écriture et au tournage, d'autres rejoignaient ensuite la post-production. L'idée était de travailler tout le processus de création, en utilisant le cinéma comme un moyen de recréer du lien entre l'intérieur et l'extérieur, notamment grâce à des permissions de sortie accordées pour certains tournages.

En parallèle, j'ai aussi mené des interventions en milieu scolaire, surtout autour de l'analyse filmique et de la présentation de mon travail. J'ai souvent présenté *Apibeurzdé* lors de projections suivies de discussions sur l'écriture, la réalisation et la fabrication d'un film.

Je suis intervenu aussi bien en école primaire qu'au collège, au lycée ou à l'université, notamment avec des dispositifs comme Unis-Cité. J'ai parfois accompagné des ateliers d'écriture avec des lycéens, même si certains projets ont été interrompus pendant la période du Covid.

Ce que j'aime dans ces ateliers, c'est avant tout le partage autour du cinéma et de sa fabrication. Que ce soit en prison, dans une école, une maison de quartier ou un festival, les échanges sont toujours différents, mais toujours très riches.

15. Que cherchez-vous aujourd'hui à approfondir ou à accomplir dans la suite de votre carrière ?

J'aimerais clairement réussir à passer au long métrage. C'est une envie importante aujourd'hui, même si je garde une forme de réalisme : si cela ne fonctionne pas, ce n'est pas dramatique.

J'ai envie de continuer à écrire et à réaliser, tout en gardant aussi mon métier de psychomotricien, qui représente un vrai point d'ancrage. Cela m'apporte une stabilité financière, surtout en région où il est difficile de vivre uniquement du cinéma, mais aussi une matière humaine très forte qui nourrit constamment mes scénarios.

En même temps, je sais que si les longs métrages prennent davantage de place dans ma vie, il deviendra compliqué de continuer les deux métiers en parallèle. L'écriture et la fabrication d'un film demandent énormément de temps.

16. Quel conseil donneriez-vous à un·e cinéaste émergent·e ?

Je dirais d'abord : écrivez sur ce que vous connaissez. Partez de ce qui vous touche, de votre vécu, des gens qui vous entourent. Souvent, les premiers films naissent d'un endroit très intime.

C'est quelque chose que j'ai beaucoup observé, notamment à la Fémis : beaucoup de scénaristes commencent par écrire à partir d'expériences personnelles ou proches d'eux. Ensuite, avec le temps, on peut aller vers d'autres territoires.

Je pense aussi qu'il est essentiel de faire lire ses textes. Il ne faut pas rester seul avec son scénario. Les retours sont parfois difficiles à entendre, mais ils sont indispensables pour avancer. Il faut confronter son travail à des regards différents, qu'ils viennent de professionnels ou de personnes extérieures au cinéma.

Les résidences, les ateliers d'écriture, les échanges avec d'autres auteurs ou les script doctors sont également très importants. L'écriture se construit beaucoup dans le dialogue.

Il faut aussi garder en tête la réalité de la production. Certains projets très ambitieux peuvent être compliqués à financer, surtout pour un premier film. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas rêver, mais qu'il faut aussi penser aux contraintes concrètes du cinéma.

Et surtout : il faut faire des films. Même avec peu de moyens, même entre amis. Aujourd'hui, on peut tourner très simplement. Les premiers films servent aussi à apprendre, à se tromper, à comprendre comment le cinéma fonctionne. C'est en expérimentant qu'on progresse.

ACTUALITÉS :

En ce moment *Murs* est en pleine distribution. Il a commencé à recevoir des prix, notamment le Prix National Étudiant à Clermont-Ferrand, le prix d'interprétation à Paris

Courts Devant, et le Prix du Jury au FIFCA d'Angoulême puis des sélections au Brussels Short Film Festival, Music et Cinéma de Marseille, Format Court...

Ce qui me plaît particulièrement, c'est que le film génère beaucoup de discussions autour du sujet et du traitement que j'ai choisi. C'était aussi l'intention du projet : que le film puisse faire réagir, qu'il puisse être aimé, rejeté, ou critiqué, mais surtout qu'il ouvre un espace de débat. Le sujet est sensible, donc il est normal qu'il provoque des réactions contrastées.

Je viens de signer avec O+ Productions pour un nouveau court métrage.

Puis, comme dit précédemment, je continue aussi l'écriture de deux longs métrages : un développé à la FEMIS et un en début d'écriture sur le même thème que MURS. Je souhaite profiter du succès du film en festival pour me lancer dans l'aventure de ce long métrage.

Je suis actuellement ainsi en pleine recherche de producteurs pour m'accompagner sur ces projets. Si des sociétés de production souhaitent en savoir plus, qu'elles n'hésitent pas à me contacter !